

Woody Allen règle ses comptes dans son autobiographie

• Samuel Douhaire



Dans “A propos of Nothing”, son autobiographie, le cinéaste consacre une centaine de pages à l’accusation d’abus sexuel contre sa fille adoptive. Mais il y raconte aussi et surtout son quotidien, ses créations et ses passions artistiques.

« *Il n’y a rien de palpitant dans la vie de Woody Allen .* » La vieille affirmation de la journaliste Francine du Plessix Gray serait, selon le principal intéressé,

toujours valable. À un épisode près : l'accusation d'abus sexuel à l'encontre du cinéaste proférée en 1992, et réitérée en 2018, par sa fille adoptive Dylan Farrow. Puisque l'affaire a failli nous priver de la lecture de ses Mémoires (l'éditeur initial a renoncé à les publier aux États-Unis sous la pression de ses employés, avant qu'un confrère plus courageux ne rachète les droits), et puisque Woody Allen lui consacre près d'un cinquième de son livre (tout en espérant que les lecteurs de *Soit dit en passant* ne l'aurent pas acheté pour ça), commençons par là. Même si la centaine de pages en question ressemble davantage à un dossier judiciaire qu'à une œuvre littéraire. C'est à la fois une autoplaidoirie où le réalisateur évoque, avec un grand luxe de détails, les deux enquêtes qui l'ont innocenté, et un réquisitoire cinglant.

Contre les stars qui l'ont lâché par peur du scandale – « *[Elles] avaient entendu dire que refuser de travailler avec moi était la dernière chose à la mode – comme s'il s'agissait du nouveau régime à base de chou kale.* »

» Contre son fils biologique, le journaliste Ronan Farrow, soutien du mouvement #MeToo et l'un de ses principaux détracteurs, qu'il dépeint en tartuffe de la déontologie – « *Il ne voit pas d'inconvénient à ce que les femmes disent la vérité du moment que c'est la vérité selon maman.* » Et, surtout, contre Mia Farrow, accusée une nouvelle fois d'avoir manipulé Dylan pour faire payer à son ancien compagnon sa « trahison » (son histoire d'amour avec Soon-Yi Previn, une autre fille adoptive de l'actrice). Woody Allen est drôle quand il raconte une tentative de conciliation à la manière de Bram Stoker – « *Le soleil se couche, la nuit tombe sur la campagne, c'est l'heure où vont boire les vampires et je m'assure que Mia a bien son reflet dans le miroir.* »

Mais le lire traiter son ex de « cinglée » ou de mère indigne qui faisait la tournée des orphelinats pour chercher « *d'autres enfants à adopter, comme on fouille dans les caisses de livres au rebut dans une librairie* », finit par produire un malaise : la sensation d'être le voyeur complice d'un sordide règlement de comptes familial qui aurait dû être jugé à huis clos...

On préfère l'auteur dans la plupart des quatre cents autres pages, quand, au soir d'une existence beaucoup moins « routinière » qu'il l'écrit, il redevient, au fil de digressions et d'apartés plus ou moins sérieux, le conteur virevoltant de son quotidien, de ses amours, de ses créations et de ses passions artistiques. En d'autres termes, quand les Mémoires de Woody Allen ressemblent aux meilleurs films de Woody Allen, avec leurs bavardages pleins d'esprit, leurs bons mots irrésistibles, leur conception de la vie à la fois tragique et hilarante, leur tendresse et leur mélancolie. Cette autobiographie est, d'abord, l'autoportrait riche en autodérision d'un misanthrope hédoniste aussi circonspect face à la religion que face à la psychanalyse – « *Certaines personnes voient le verre à moitié vide ; d'autres, à moitié plein. Moi, j'ai toujours vu le cercueil à moitié plein.* »

D'un « *distrain congénital* » fâché avec la réalité. D'un juif new-yorkais pur bagel qui, contrairement aux apparences, ne serait en rien un intellectuel — il a grandi « *comme un prototype de limaçon planté devant la télévision, canette de bière à la main, match de foot à plein volume, la page centrale de Playboy punaisée au mur* ».

À l'en croire, ses caractéristiques en tant que réalisateur seraient « *la paresse, le manque de discipline, le savoir-faire d'un étudiant raté qui s'est fait expulser de l'université* ». Son secret pour la mise en scène ? Engager de grands acteurs, les laisser tranquilles, et quitter le boulot à 17 heures pour regarder un match de basket.

Il a la dent dure (mais joliment acérée) pour ses réalisations — ainsi sur *Ombres et brouillard* (1991) ou sur *September* (1987) : « *Une fois le film assemblé, je vis le résultat, et c'était bel et bien du Tchekhov... Je veux parler de Moe Tchekhov, le plombier.* »

Quitte à survoler trop vite les vingt dernières années de sa filmographie, pourtant passionnantes. Quitte, aussi, à faire preuve d'un manque de clairvoyance sidérant à l'égard de son travail. Déçu par le montage de *Manhattan* (1979), il assure avoir proposé à United Artists « *de réaliser gratuitement un autre film s'ils acceptaient de détruire celui-ci* » — heureusement, en ce temps-là, les producteurs hollywoodiens avaient du goût. À 84 ans, Woody Allen est particulièrement en forme, c'est-à-dire amusant et touchant, lorsqu'il décrit le Brooklyn haut en couleur de sa jeunesse, entre une mère insatisfaite qui ressemblait beaucoup à Groucho Marx (par son physique, hélas, pas pour son humour), et un père escroc à la petite semaine. L'évocation nostalgique des après-midi passés dans la pénombre réconfortante des salles de cinéma est aussi émouvante que dans *Radio Days* (1985). Et quand il raconte sa découverte émerveillée, enfant, de Broadway et de Central Park, c'est comme si New York apparaissait en noir et en blanc. Comme dans *Manhattan*...

Extrait « Le tournage d'*Ombres et brouillard* se déroula sans anicroche à l'exception du film en lui-même. Les producteurs exécutifs prirent place dans ma salle de projection pour le premier visionnage [...] Quand la lumière revint à la fin de la séance, les quatre ou cinq gros bonnets restèrent immobiles comme s'ils étaient paralysés au curare. Hantés par des visions de leur investissement glissant au fond d'un gouffre comme dans un fondu au noir, ils finirent par se ranimer et exprimer leur sentiment à voix haute. Le plus lucide d'entre eux claironna : "*Ma foi, vous nous surprenez à chaque nouveau film*", en s'étranglant presque [...] La réaction des critiques fut certes mitigée, mais la rumeur selon laquelle le projectionniste se serait précipité jusqu'au port pour balancer la pellicule à la mer est fautive. Si mes souvenirs sont bons, je crois qu'il y eut même une critique favorable dans la *Gazette des épicières*. »

Apropos of Nothing, traduit de l'anglais (États-Unis) par Marc Amfreville et Antoine Cazé, éd. Stock, 540 p., 24,50 €.